

Le soldat, la ville et la guerre

Confronté à la ville en temps de guerre, le soldat balance. S'il consent à l'assiéger, il répugne à s'y battre. Mais la grande ville le fascine. Conquérir Jérusalem, Constantinople, Rome ou ... Bagdad est plus émouvant que d'atteindre une ligne tracée sur une carte. Pour se voir confiés la mission de prendre Moscou ou Berlin, les généraux allemands, anglo-saxons, soviétiques se pressent, intriguent, rivalisent. "Vous avez de la chance!"¹, dit de Gaulle à Leclerc, à la veille de libérer Paris. Les hésitations du soldat face aux agglomérations sont de tous les temps : ou la ville est en principe évitée lors des opérations, ou elle est au contraire placée au cœur de l'action.

PAR MONSIEUR JEAN-LOUIS DUFOUR, CONSULTANT MILITAIRE

La ville évitée

Longtemps, le soldat a voulu détruire l'armée adverse en rase campagne. De la ville dans la guerre, il était peu question. Sun Zi² déconseille de s'en prendre aux agglomérations sauf à disposer d'une cinquième colonne pour les soumettre sans combat. Dans l'Antiquité, on ne se bat pas dans les villes. Les assiéger est jugé lâche³. La guerre a plutôt lieu sur mer ou au pied des remparts, entre phalanges, lancées dans un combat frontal, meurtrier mais limité.

Au Moyen Age, la guerre est une succession de sièges ; les grandes batailles sur des champs du même nom sont exceptionnelles et sanglantes⁴. Avec l'avènement des Etats au 17^e siècle, la sécurité se répand, les villes sont peu à peu dites "ouvertes", c'est-à-dire non défendues. Seules les places aux frontières sont encore fortifiées. L'important est d'avoir une armée maîtresse de la campagne, qui ne saurait donc être risquée en ville. C'est l'avis de Frédéric II : "Les attaques dans les agglomérations coûtent tant de monde que je me suis fait une loi de les éviter"⁵. De son côté, Guibert stigmatise la tendance française à accorder trop d'attention aux fortifications⁶. Sauf quand elle commande un passage, la ville gêne. Tout juste sert-elle aux troupes de quartiers d'hiver⁷.

Si Bonaparte a gagné ses étoiles au siège de Toulon, il préfère de beaucoup la campagne, commode pour appliquer les principes de la tactique, à charge pour le soldat aux prises avec une cité d'ignorer ses habitants ! Quand l'Empereur exhorte ses généraux à ne pas se laisser impressionner par l'insurrection espagnole, il les invite à traiter la ville comme un terrain quasi semblable aux autres : "En ville, on ne s'engage point dans les rues, on occupe les maisons des têtes de rues, et on établit de bonnes batteries... En

ville, il faut rendre responsables les généraux des hommes isolés... Point de petits paquets ! Qu'on ne fasse marcher que par colonnes de cinquante hommes"⁸.

Pendant la Grande guerre, les villes sont ignorées à de rares exceptions près : Maubeuge, investi du 27 août au 9 septembre 1914, Paris que Gallieni s'est préparé à "défendre maison par maison", Paris et Londres bombardés par la "grosse Bertha", les "Taubes" ou les Zeppelins allemands. Loin du front, les villes sont peu vulnérables, l'adversaire ne s'y trouve pas et l'on ne s'y bat pas.

Semblable situation s'observe lors du Second conflit mondial. Nonobstant Stalingrad, Berlin, Breslau, ... se battre en ville et pour la ville est toujours une héré-

"Vous avez de la chance !",
dit de Gaulle à Leclerc,
à la veille de libérer Paris.

“ En ville, on ne s’engage point dans les rues, on occupe les maisons des têtes de rues, et on établit de bonnes batteries... En ville, il faut rendre responsables les généraux des hommes isolés... Point de petits paquets ! Qu’on ne fasse marcher que par colonnes de cinq cents hommes ”.

sie, même en défensive. Le 10 juin 1940, Reynaud appelle Roosevelt au secours : “ Nous lutterons en avant de Paris, nous lutterons en arrière de Paris... ”, jamais dedans ! Leningrad sert à Hitler d’abcès de fixation ; von Leeb ne doit pas lui donner l’assaut. Le général Kesselring juge aléatoire la guerre pour les villes ; il évacue sans combat Rome, Sienna, Florence ; Wiese, son alter ego du sud de la France, agit de même en 1944 avec les villes de la vallée du Rhône. Le 31 mars 1945⁹, Eisenhower prévient Montgomery : Berlin ne l’intéresse pas ; sa mission est de détruire l’armée allemande. Sept mois plus tôt, le généralissime a laissé Leclerc prendre Paris mais c’est, dit-il, parce que l’insurrection lui a forcé la main.

voies ferrées. Sherman trouve dans l’incendie d’Atlanta un moyen d’affaiblir les Confédérés. La “ ville passage ” conditionne souvent la manœuvre, y compris logistique. En juin 1944, Bradley veut Saint-Lô, un carrefour essentiel pour ses mouvements. Comme assaillir la ville lui “ coûterait une division ”¹¹, il l’écrase sous les bombes. Brest, Royan, Le Havre, Saint-Malo, ... Anvers sont anéantis pour faciliter l’accès des Alliés aux ports de l’Atlantique. Disciple de l’Italien Douhet, l’US Air Force pilonne les grandes villes allemandes et japonaises afin d’affoler les citadins, ruiner les industries de guerre, décourager les gouvernants. Peine perdue, sauf *in fine*, quand la vitrification de Hiroshima et de Nagasaki préfigure celle, possible, de Tokyo !

Clausewitz est aussi un stratège pour qui la ville constitue parfois ce “ centre de gravité ” dont la destruction ou la conquête signifient la victoire. En 1870, Helmuth von Moltke le pense : “ C’est en marchant sur Paris que nous pourrions le plus sûrement atteindre notre objectif, l’armée ennemie ”. En 1914, son neveu Ludwig a donné des ordres semblables : “ Porter l’essentiel des forces sur Paris ! ”. Mais malade, isolé dans son QG de Luxembourg, Ludwig von Moltke ne tient plus ses généraux. Ceux-ci ont une vision militariste de la guerre. Pour mieux envelopper l’armée française, Von Kluck choisit de présenter son flanc à Paris...

Le politique considère la ville avec intérêt. Au sommet de son Reich, Hitler fait flotter la croix gammée sur huit capitales européennes. Staline agit en sorte de reprendre Vienne, Prague, Budapest, ... d’être le premier à Berlin, au grand dam de Churchill. De Gaulle veut Paris, devenu cet “ aimant du monde libre ”¹² une fois les alliés débarqués en Normandie. Il refuse d’évacuer Strasbourg, du moins pas “ sans une grande bataille ”¹³.

Les combats *intra muros* ont d’étranges résonances. En avril 1943, le soulèvement du ghetto de Varsovie et la surprise de la Wehrmacht fondent l’histoire à venir de la nation juive. En 1968, les armées nord-vietnamiennes échouent à prendre Hué de vive force. Qu’importe ! Hanoi a gagné. Les images des GI tués ou blessés dans les combats de rue marqueront longtemps le peuple américain. Les sièges de Beyrouth ou de Sarajevo sont suivis avec passion sur les écrans du monde entier. Spectaculaire, la guerre en ville interpelle les opinions publiques.



ECPAD

La ville “ objectif ”

Foixard, Ardant du Picq, Bülow, Foch...et les autres ont beau ignorer souvent les villes dans la guerre, semblable attitude ne tient pas. Le tacticien Clausewitz les classe dans les “ ressources inanimées ” de l’ennemi, à considérer dans une deuxième phase des opérations¹⁰. En ville s’activent les arsenaux, se rassemblent les réserves, convergent les

Conclusion

La ville "centre de gravité" est actuelle. Koweït City, Grozny, Bagdad en témoignent. Aujourd'hui, et sauf anachronisme comme le conflit Ethiopie-Erythrée, la guerre a lieu d'abord en milieu urbanisé. Dans les Balkans, les noms de bataille ont tous été des noms de ville. Ailleurs, Brazzaville, Mogadiscio, Monrovia, Freetown, Kaboul, Jenine... illustrent la tendance. Selon un rapport récent de la Rand Corporation, 237 des 250 derniers engagements des Marines ont comporté des actions en zone bâtie. Cela pourrait continuer. A cela, trois raisons : l'accroissement rapide de la population urbaine, la quasi généralisation des conflits armés internes, le fait que la ville soit le dernier terrain où des guérilleros courageux peuvent encore affronter une armée moderne. Comme l'avait dit George Duhamel, "l'odeur du monde a changé", celle de la guerre aussi. Les armées doivent apprendre à respirer autrement !



ECPAD

1 Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, tome 2, *L'Unité*, Paris, Plon 1956, p. 302.

2 6^{ème} siècle avant JC.

3 L'historien grec Polybe (202-120) critique le roi de Macédoine, Philippe V, pour avoir commis la folie d'éviter toute bataille rangée et d'attaquer les villes de Thessalie, Victor David Hanson, *Le modèle occidental de la guerre*, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 40.

4 Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Age*, Paris, PUF 1994, p. 207.

5 Réflexion notée par Allain Bernède, in "La ville dans la guerre, objectif tactique et, ou, stratégique", in *Les villes symboles*, Centre mondial de la Paix, Verdun, 2003, p. 17.

6 Guibert, *Essai général de tactique*, 1772-1790, Paris, Copernic, 1976, pp. 212 et suivantes.

7 Il faut toute l'imagination et la détermination d'un Turenne pour sortir des villes en plein hiver, surprendre et finalement battre les Allemands en Alsace, l'hiver 1674-1675, J.-L. Dufour, *La Guerre, la ville et le soldat*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 68.

8 Lettre de l'Empereur à Berthier et Murat du 3 avril 1808, citée par André Castelot, *Napoléon*, Paris, Librairie académique Perrin, 1979, p. 235.

9 "... [Berlin] n'est plus rien pour moi qu'un lieu géographique et, comme tel, ne m'intéresse pas. Mon dessein est de détruire les forces de l'ennemi." in *Mémoires du Maréchal Montgomery, Vicomte d'Alamein*, Paris, Plon, 1958, p. 335.

10 K. Clausewitz, *Résumé de l'instruction dispensée par l'auteur à SAR le prince de Prusse dans les années 1810* ; publié en annexe de l'édition française de *La Guerre*, Paris, 1851, t. III, p. 322 ; voir également Fuller, *La Conduite de la guerre, de 1789 à nos jours*, Paris, Payot, 1990, pp 61 et suivantes.

11 Omar Bradley, *A soldier's story*, Westport, Conn., Greenwood Press, 1975, p. 287.

12 Charles de Gaulle, *op. cit.*, tome 2, p. 289.

13 Télégramme du général de Gaulle au général de Lattre, 3 janvier 1945, Charles de Gaulle, *op. cit.*, tome 3, p. 481.